

Le temps des petites sœurs

Les nuits de la pleine lune

20/8/84

Lundi 20/8/84

Ma nuit chez Fred à éviter Iseult, à éviter de l'attendre, d'attendre son appel...

Midi. Je viens de voir Marie, je viens de te voir, il y a de ça à peine une heure, le temps de je m'en remettre, de me calmer un peu... Dès ton départ, planté là, interdit, j'ai senti les larmes monter, sans trop savoir d'où, qu'elle raison plus qu'une autre... Il y en a tant!... Des mois que je m'attendais à te voir, à te croiser à tous instant, n'importe où, chaque jour... Et je t'ai vu, là, comme un rêve... Tu étais dans le bus et tu m'as vu aussi, et tu es descendu, sans réfléchir, ton impulsion, mon amour, mon immense amour, ma vie, tu es si belle, je t'aime tant, je suis si con, j'ai tant besoin de toi... Je ne savais plus quand je ne te voyais plus, je ne savais pas jusqu'à quel point... et je t'ai vu et j'ai su que ma mémoire était belle, très belle, mais tellement moins que toi... Fred m'avait dit qu'il t'avait vu et, de jalousie, je l'aurais égorgé... Je me souviens de tes derniers mots, de la dernière fois, il y a si longtemps, tu m'avais dit que j'étais un salaud, que tu ne voulais plus jamais entendre parler de moi... Je n'avais pu te répondre et, quand j'en avais eu enfin le courage, tu n'étais plus là, ne répondais pas, ne voulais pas, sûrement... Je sais que je suis un salaud et, en même temps, je ne comprends pas et, en même temps, j'ai honte de ne pas comprendre, de mon égoïsme, de ma bêtise... Tant m'ont expliqué pourtant, m'ont donné tes raisons, le mal que je t'avais fait, qu'il valait mieux que tu m'oublies, que tu oublies que j'existe, que je serais une ordure en

tendant de te joindre à nouveau... Valait-il mieux être une ordure, ou bien être mort à tes yeux ? Ça me rendait malade que tu veuilles m'oublier, que tu veuilles vivre ailleurs qu'en moi, sans moi, avec un autre, une autre histoire où je ne serais rien, mort, comme notre amour, relégué au rang d'un souvenir parmi d'autres... Moi je n'ai qu'une histoire, qu'une vie, et dans cette vie qu'un seul amour, impossible, beau, violent, destructeur, douloureux, grandiose et insupportable, mais seul. Je n'ai qu'une vie, qu'une histoire, et cette histoire est ma vie; notre histoire est ma vie. Même si l'on ne se voit plus, le mal est trop profond. Le reste ne sera plus que mensonge, remplissage, pis aller, ratage, nous serons seuls ou pire, avec d'autres qui ne pourrons supporter la comparaison...

Je t'aime, Marie. Il n'y a que toi, que nous, et tout le reste est mort...

Deligny. Retour de Gabriel, souffrant, cafardeux et fauché..

Andréa, de l'Agence, doit m'y rejoindre... Je sens quelque chose de faisable, mais après Marie qui pourrait m'attirer ?... Nous devons aller au cinéma, ce soir. On verra bien...

Arrivée de Betty flanquée d'un petit cousin. Toujours aussi charmante et séduisante. Son mec revient mercredi (« S'il m'a trompé, je le plaque ») et je me prends à espérer encore. A deux doigts d'être amoureux, mais sa fidélité, et surtout le peu d'intérêt qu'elle me porte... Elle reste là, allongée à mes côtés, parfaite, intouchable, étendue sur le dos, dorée dans son maillot de bain blanc qu'elle a peur de mouiller parce qu'il devient transparent. Mon désir d'elle devient presque un besoin. Ses grands yeux bleu-gris me fixent. Elle dit :

- Je n'aime pas qu'on me regarde...
- Ne t'inquiète pas, je ne tenterai rien...
- tant que je ne te donnerai pas le feu vert, finit-elle...

On ne verra rien du tout ce soir. Pas question d'une histoire avec Andréa. D'abord parce qu'elle ne m'emballa pas des masses, ensuite parce qu'il faudrait en sortir et que ce serait coton et enfin, parce que s'il doit se passer quelque chose avec quelqu'un d'autre qu'Iseult, autant que ce soit avec Betty...

J'aime cette complicité d'habitué à laquelle j'ai droit, dorénavant, ici. Ces garçons de cabine qui, me voyant avec Betty, m'envoient des clins d'œil d'encouragement. J'aime cette camaraderie, aussi superficielle soit-elle, le fait d'aller serrer une demi-douzaine de mains quand j'arrive. Cette chaleur me fait du bien...

Si je mourais maintenant, il y a au moins trois filles qui pourraient penser que c'est à cause d'elles, de l'amour que je leur porte. Iseult, déjà, pour toutes les raisons qu'elle sait, pour mon attente et mon amour plein de son absence, pour ces quelques heures sublimes passées ensemble... Marie, ensuite, pour les secondes de ce matin où mes lèvres ont touché sa peau, pour la lettre que je viens de lui envoyer, pour notre amour foutu dont jamais je ne me relèverai... Et Betty, enfin, parce qu'elle se refuse à moi, qu'elle joue avec moi comme la gamine de 13 ans qu'elle est, parce qu'elle a 13 ans, justement, et qu'elle est belle de cet âge perdu pour moi à jamais, parce que je suis prêt à la mener partout quand elle ne me mène nulle part...

Soir. "Meurtre d'un bookmaker chinois", de Cassavetes, avec Andréa. Vague tentative de flirt, frôlements, à peine, dont j'ai eu l'impression qu'elle se dégageait... Peut-être qu'une impression, mais suffisante à m'arrêter... En me disant au revoir, elle m'a caressé le bras...

Mardi 21 Août 1984

Réveillé par ma mère qui se plaint de ne jamais me voir.

Réveil au cafard noir, sans sucre.

J'appelle chez Iseult et tombe sur sa mère qui me dit qu'elle n'est pas encore arrivée. J'en conclus qu'elle a rencontré quelqu'un, et qu'elle a du mal à le quitter...

Andréa passe à la piscine, une petite demi-heure, en fin de matinée. Pour me dire au revoir elle m'embrasse sur les joues et, comme je réclame encore, dépose tendrement ses lèvres sur les miennes...

Betty n'est pas là.

Dominique me donne son numéro de téléphone. Sa voix juvénile, ses grands yeux bleus et sa déconcertante naïveté font qu'elle m'attire chaque fois un peu plus...

R.J. me dit préférer Dominique à Andréa, et Betty à Dominique. Je partage cet avis.

Mercredi 22/8/84

Deligny. Andréa est là, à feuilleter le programme de cinéma. Je vais sûrement passer la soirée en sa compagnie. Je n'en ai pas très envie. Hier soir, avec Fred, nous avons dîné chez un de ses amis – c'est si rare qu'il me présente à ses autres amis –, un prof de math lacanien. Il m'a demandé ce que je faisais *dans la vie*... « Je m'ennuie, ai-je répondu, consciencieusement ». Beaucoup fumé, beaucoup bu; je ne me suis pas encore lavé les dents.

Je n'ose pas envoyer valdinguer Andréa... Aucune proie, que des ombres... J'espère qu'elle ne compte pas passer la nuit avec moi car j'attends demain matin un appel de Dominique et en espère un d'Iseult... De toute façon, que j'espère dans un sens ou dans l'autre...

Trois superbes nymphettes arrivent et Andréa me gêne (Roland me conseille d'au moins passer près d'elles pour qu'elles me reconnaissent à leur prochaine visite... Ce que je fais mais elles m'ignorent, ostensiblement).

Jeudi 23/8/84

Marie, au réveil, « à cause de la lettre »... « Je ne comprends pas pourquoi tu dis m'aimer encore... J'ai fait un test, dans le Nouvel Obs : mon âge affectif est de trois ans... Tu avais raison de m'appeler Bébé... J'ai besoin de grandir et je ne peux rien faire. Je me sens prisonnière de toi... Et puis si je grandis, tu ne voudras plus de moi... »

Je lui donne rendez-vous pour ce soir, aux jardins du Luxembourg.

Dominique, ensuite, qui ne peut me voir aujourd'hui « pour raisons personnelles »... Et puis Andréa, chez moi, hier soir, avec qui, passées quelques heures, je me sens obligé de tenter quelque chose. Elle s'écarte un peu, mollement, mais je cesse illico, l'incite aux confidences, son amour frustré pour un journaliste de l'Agence. Ouf. Agréable fin de soirée à deviser sur l'amour, son journaliste et d'éventuelles tactiques d'approches, avant de la raccompagner sagement à la gare, vers 23 heures.

A mon retour j'appelle Garance... « C'est curieux... Même si Iseult t'avait dit qu'elle ne t'écrirait pas en dehors du carnet, elle aurait pu tricher, te parler par mon biais »... Oui, elle aurait pu...

Avant l'arrivée de Marie. Ce sentiment, déjà éprouvé à mainte reprises, que ce n'est pas tant la revoir que d'espérer un jour le faire qui importe vraiment... On verra bien...

Vendredi 24/8/84

Marie, donc. De 18 heures à ce matin... Soirée tendre et amoureuse... Elle était belle, douce et chaude... Elle était "Elle" que je cherche partout ailleurs... Nous conversons deux heures durant, pas très bien, pas très sûrs, après le cinéma - *L'important c'est d'aimer* - on aurait pu trouver plus approprié, mais bon -, au restaurant "L'Antiquaire" que m'avait fait découvrir Hélène, notre dernier dîner - elle m'avait reproché de ne parler que de Marie. C'était donc la moindre des choses que d'y amener cette dernière... Je lui parle de ma haine du secret, et elle de tout ce que je lui ai caché... Elle dit vouloir faire quelque chose de bien de sa vie. Je ne crois pas cela possible. La matière première ne nous le permet pas. Pas très sain pour l'ambiance, pas très malin de ma part... Je la raccompagne chez elle. Avant d'entrer, devant la porte, elle tient à me raconter que le type qu'elle avait racolé de son balcon est revenu la voir mais qu'elle l'a mis dehors.

- Je l'avais oublié, celui-là...

- Excuse-moi, c'est juste pour te dire que je ne referai plus jamais ce genre de connerie.

Nous faisons l'amour et je redécouvre son corps sublime. Nous faisons l'amour comme des dieux, durant des heures, avec un Innocent dans une forme incroyable!

Mais elle se rend compte, réalise, crise aiguë de lucidité, alors que je la pénètre pour une seconde fois, que c'est moi, elle, que nous sommes là, dans les bras l'un de l'autre, à nous serrer, à nous aimer, qu'elle attend ça depuis des mois sans savoir si et quand nous pourrions être encore, et elle pleure, sanglote tout en continuant les caresses et les gestes, et elle crie en chuchotant, murmure comme une prière, comme à elle-même « je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime... », cent fois, mille, et je pleure avec elle, et je l'aime, et je m'aime avec elle...

Le test du Nouvel Obs me révèle que je suis sadique, polygame et voyeur...

« On sent, d'après ce que tu en dis, à Gabriel ou à moi, qu'il règne dans ton esprit une grande confusion vis à vis de Marie, remarque R.J.... » Le moins qu'on puisse dire...

Gabriel nous lit un extrait de son journal où il est question d'un de ses amis découvrant, sur une bande magnétique laissée par sa femme, les râles et gémissements de cette dernière faisant l'amour à deux autres hommes... Sympathique cadeau...

J'hésite à revoir Marie dès ce soir...

Soir. Iseult, je ne savais plus, n'espérais plus... Confusion, marécage, trouble, opaque... Depuis quelques jours je n'arrivais même plus à écrire dans notre carnet. Les mots devenaient troubles, opaques. Je ne savais plus quoi faire, que penser... Un rapport amour/haine à ce carnet trouble, opaque, où plus rien n'était clair, où tout indice était mort. Chaque jour je maudissais la poste de son laisser-aller. Ta lettre est arrivée quand je n'espérais plus, persuadé que tout était fini, que tu avais choisi... Je pense à toi, toujours, tout le temps, bien que tu sois "hideuse, énorme et complètement idiote". C'est peut-être même pour ça que je pense à toi si souvent : c'est tellement rare tant de tares rassemblées en une seule et même personne!...

Je t'écris de mon balcon, face aux immeubles mexicains, blanchis sous le soleil, presque irréels... Le ciel est très bleu. La météo dit qu'il y a de l'orage partout mais ici, le ciel est très bleu derrière les immeubles mexicains blancs.

Quand j'ai ouvert ta lettre, je me suis précipité pour y répondre mais c'était trop, trop de mots se bousculaient, se gênaient, ça faisait des pâtés. Alors je me suis mis au piano et j'ai joué pendant une heure, sans m'arrêter. Je ne sais plus ce que j'ai joué, un putching ball aurait produit le même effet, en moins bruyant, bien sûr...

Durant ton absence, j'ai d'abord essayé de m'enfoncer dans la douleur... mais elle n'en finissait pas, je n'en voyais pas le bout, alors je suis retourné à la piscine...

Dimanche 26/8/84

Période téléphonique... Marie hier soir, Garance avant-hier soir, Iseult et Betty ce matin, Andréa cet après midi, et encore Betty ce soir, pour s'excuser de ce matin...

Marie me reproche de trop remuer le passé et me propose de renouer progressivement.

Garance ne m'apprend rien.

Iseult va bien, merci. Elle ne rentre pas tout de suite et, de toute façon, compte repartir dès Septembre chez son mec. Je lui dis qu'elle me manque. Elle me répond qu'« au début, c'était un peu dur mais après, on s'habitue ». C'est peut-être vrai mais je n'en conclus pas moins qu'elle se fout de ma gueule.

Betty m'envoie sur les roses : « Oublie-moi, dit-elle ». Ce soir, elle me rappelle pour s'excuser. Je ne comprends pas bien ce qu'elle veut (et encore moins ce que moi, je veux).

Andréa me fait perdre une dizaine de minutes pour m'apprendre que son journaliste ne l'intéresse plus. Dommage. Trop tard. Ce n'est plus mon problème.

La journée d'hier en compagnie d'Yvon et de Clara à parler, principalement, de la soeur de celle-ci : Marie.

Celle d'aujourd'hui avec Igor à faire de la musique...

Je me retrouve ce soir avec rien à écrire, tout comme hier... Mes pensées vont de Betty à Iseult et de Iseult à Marie... Ou le contraire, selon l'heure, le climat ou l'humeur du moment...

Reçu une carte postale de Virginie (de l'Agence)...

Lundi 27/8/84

Cette nuit, j'ai rêvé qu'Iseult me disait « je risque d'arriver vers minuit. Ça ne te dérange pas ? », comme si elle venait directement s'installer chez moi...

Sentiment d'extrême solitude, ce matin, d'amour frustré et malheureux, sans trop savoir exactement vers qui ces plaintes devraient se tourner...

Deligny. Barbara me regarde. Elle ne s'appelle sûrement pas Barbara mais elle a bien une tête à porter ce prénom. De longs cheveux bouclés, à l'italienne, un peu comme Célia, un peu comme Iseult... Sa mère l'accompagne. Sa mère, je pense... ce qui expliquerait son refus d'une partie de ping-pong, malgré ses sourires, son doux regard... Doux ? Curieux en tout cas... Barbara a les pommettes hautes et saillantes. J'aime les pommettes hautes et saillantes, comme celles de Marie, d'Iseult, de Betty ou de Corinne... Barbara porte un maillot de bain une pièce de couleur parme. Mais elle part sans un regard...

Sinon il y en a une autre qui, elle aussi, pourrait être italienne mais ne l'est sûrement pas. Elle aussi me regarde, un peu bêtement, sporadiquement, depuis quelques heures... Elle pourrait s'appeler Sylvie, ou Sophie, de ces prénoms vieillots qui s'accordent si bien à ce genre de sourire niais. Mais elle est jolie, jolie comme peuvent l'être certaines banlieusardes, dans la simplicité, le contraire d'une Hélène et de sa prétention intellectuelle...

R.J. s'amuse à tenter de me persuader que la jalousie de Marie est une flagrante preuve de son homosexualité refoulée... Un vieux fantasme à lui, sans doute...

Encore une semaine avant les retours de vacances d'Iseult, Corinne et Natalia... Encore une semaine avant les vacances de Marie et sa disponibilité quotidienne... Bref, plus qu'une semaine avant une rentrée qui s'annonce mouvementée...

Traversant la Seine, puis les jardins des Tuileries et ceux du Palais Royal (mon trajet habituel de la piscine à l'Agence), je repensais aux propos de Igor et à son désir d'aller s'installer en province... Sera-t-il concevable qu'un jour je veuille aussi quitter Paris ? J'en doute fort...

Depuis que je tiens ce journal, mes rapports à l'écriture me font de plus en plus regarder chacun de mes actes au passé. Je ne pense plus la plupart des choses que de manière scriptible. Chaque événement, chaque attitude, semble avant tout vécu pour la forme dans laquelle je les transcrirai. Ce journal fait de la nostalgie le principal moteur de mon existence...

Je suis pris d'effroi, de panique, à l'idée de ce que je vais devoir vivre la semaine prochaine...

Comment Iseult, qui ne sera peut-être là que pour quelques jours, n'aurait-elle pas envie de me voir souvent ou même de s'installer chez moi (rêvons...) ?

Comment Marie ne voudrait-elle pas profiter de nos récentes retrouvailles avant de partir en vacances – si elle part... ?

Comment Natalia, avec qui j'avais passé une si douce journée et qui cherche le grand amour, n'attendrait-elle pas mon appel dès son retour (4 Septembre) ?

Enfin, comment Corinne, qui m'avait fait de si claires avances malgré son refus de sortir avec moi (« sinon je ne me sentirais pas libre durant les vacances... même si les amours de vacances, je les oublie dès la rentrée... »), ne voudrait-elle pas reprendre contact (1er septembre) ? Pas de choix possible. J'aime Marie, je suis amoureux de Iseult, je désire Corinne et j'aimerais beaucoup pousser un peu plus loin avec Natalia...

Mardi 28/8/84

Chaque matin je dois choisir parmi les différents trajets et moyens de transport qui s'offrent à moi pour me rendre à Deligny, selon que je petit-déjeune avant de partir ou sur le chemin, selon que j'ai besoin ou

non de cigarettes, selon que j'ai envie de marcher ou que je m'estime pressé... Je peux, soit prendre le bus 128 jusqu'à la Porte d'Orléans puis le métro jusqu'à la Chambre des députés, soit reprendre le bus 68 jusqu'au Quai Voltaire, ou encore m'arrêter à Sèvres-Babylone pour attraper le 83 et sa plate-forme arrière... Je peux aussi tout faire à pied... Chaque matin, ces choix m'épuisent...

Hier, je paniquais de cette rentrée surchargée mais il semble que le destin ait décidé de me ménager... Appel de Marie, au réveil, qui désire me voir avant son départ le week-end prochain. Puis Iseult qui m'annonce ne pas revenir avant la deuxième semaine de Septembre... Tout s'arrange, donc, et j'espère pouvoir consacrer cette première semaine aux personnages de second ordre que sont Corinne et Natalia.

Mercredi 29/8/84

Marie, hier soir... Elle est arrivée énervée, un type l'avait draguée, la prenant pour un mannequin... Je l'ai emmenée dans un salon de thé du Marais pour lui proposer de partir en vacances avec moi, en septembre ou octobre, comme elle voulait, où elle voulait. Elle a répondu qu'elle ne comprenait pas, qu'il fallait qu'elle réfléchisse... Je ne vois pas trop ce qu'il y a à comprendre... Est-ce que je cherche, moi, à comprendre ?!... Je lui avait acheté un disque de Jane Birkin qui parle de rupture et un livre de Cioran qu'elle ne lira jamais. Elle voulait manger des frites mais il y avait trop de monde et nous avons atterri dans un restau italien testé avec Hélène (je lui ai dit que c'était John qui me l'avait conseillé). Nous avons parlé de notre amour, elle surtout, du fait qu'elle ne voulait plus m'aimer, que mes déclarations ne la touchaient plus, qu'elle s'était blindée... A la fin du repas elle pleurait, me comparant à Nougaro, son idole, et à son "Tu verras"... Elle ne veut pas venir chez moi, hésite à retomber et, finalement, m'amène chez elle "pour prolonger l'expérience"... Est-ce un test ? Nous prenons le bus près de la rue des Ursulines où elle espère de pas croiser Matzneff. Moi j'aimerais bien...

- Tu veux vraiment m'offrir quelque chose ?
- Oui...
- Le parfum de Nickie de Saint-Phalle dont on nous avait donné un échantillon avant notre rupture...

(Bon. J'ai écrit "rupture" vers midi. Il est maintenant 21 heures. En sortant du cinéma, je me suis dit qu'il serait idiot de continuer à raconter la veille quand l'aujourd'hui est encore chaud. Mais

l'aujourd'hui se refroidit déjà, devient aussi passé qu'hier... Reprenons, donc :)

Dans le bus, nous n'échangeons pratiquement plus un mot, obsédés par un Nous trop fragile à cerner. Il n'y a plus que les gestes maintenant, et les mots des autres. Nous passons devant le café à la terrasse duquel je me trouvais quand elle m'était apparue, l'autre jour...

– C'est dans ce bus que tu étais ?

– Oui, mais de l'autre côté de la rue. Je suis passé tout près de toi, un mètre à peine...

Et puis plus un mot jusque chez elle... Rue Dunois nous croisons un jeune type et je pense immédiatement à celui du balcon. Je regarde Marie mais elle n'est qu'avec moi et me sourit. Nous montons. Nous entrons. Drôle de tension, de gêne, de trac. Elle met le disque de Jane Birkin et s'allonge sur le lit tandis que je m'empare d'un livre sur Egon Schiella. Je n'ose pas l'approcher. Je ne sais plus. Lui demande si je peux me faire couler un bain. Elle rit de mon caleçon Droopy et me rejoint dans la baignoire... pour en ressortir presque aussitôt, prétextant une migraine. Quand je reviens dans la chambre, elle est allongée sur le dos, la bouche fermée, les yeux cachés par son bras replié. Je m'agenouille près d'elle. Elle ne bouge pas. Je baise ses lèvres serrées. Elle ne bouge pas. Je lui caresse le visage de chaque côté du bras, le front, le nez, le coude qui a remplacé son regard, et puis tout ce qui dépasse du drap que je repousse doucement, peu à peu, jusqu'à ses seins menus, sublimes, qui mettent un peu de temps avant de réagir... Et puis, et puis, et puis le reste, offert, alangui, et mes lèvres qui s'y noient... Un bel instant pour mourir et en finir enfin... Les jambes qui s'écartent pour aider mes caresses, le corps qui se retourne et m'offre son revers, le sexe et les fesses à l'envers, le filet de plaisir à l'intérieur des cuisses... Je promène ma langue autour de son anus et elle se soulève encore, appuyée sur ses coudes... mes doigts caressent son pilou et elle se tend encore, s'offre comme jamais... Je m'agenouille derrière et la pénètre doucement tandis que mon pouce glisse en va-et-vient au creu de son anus... Elle gémit... Je suis à deux doigts de m'oublier et me retire d'elle pour m'allonger sur le dos, la tête sous son sexe que j'excite de ma langue, mes mains allant et venant du vagin à l'anus... Elle crie, me dit « T'es fou! »... puis « Pourquoi tu fais tout ça pour moi ? »... et enfin « J'ai sommeil... Tu ne m'en voudras pas si je m'endors tout de suite sans m'occuper de toi ? »; je lui dis que non, et l'embrasse... « Tu n'aimais pas m'embrasser avant... Tu es devenu un véritable expert »... L'attente, sans doute, et la frustration... Je lui affirme ne m'être entraîné avec personne... Elle se retourne pour dormir et, juste avant, je ne sais plus la phrase exacte, évoque une

rupture prochaine, le besoin de me quitter, une sorte de question, je crois... Je ne répond pas et mets un certain temps avant de parvenir à pleurer... et plus de temps encore à distinguer ses larmes à elle... Je me sens le dernier des crétins à vivre comme je le fais, loin des plaisirs infinis qu'elle seule peut me procurer, à ne pas voir que c'est elle, qu'elle m'aime, que je l'aime, que je ne pourrai vivre sans elle, que même Iseult n'est qu'une sous-merde à côté...

Je l'ai agressée dès mon réveil (j'ai toujours eu le matin difficile) sous prétexte qu'elle ne pouvait pas me revoir ce soir... « Tu vois! Ce n'est que la deuxième fois et tu commences déjà à m'engueuler!... » Et puis elle est partie et je suis allé acheter son parfum aux Galeries Lafayette. Je lui ai laissé avec un mot (*Désolé pour le test. Tâcherai de mieux faire la prochaine fois. A bientôt. Je t'aime; c'est nerveux*)... Mais était-ce bien le moment de faire de l'humour ?...

Roland m'offre deux livres (arriverai-je un jour à ne plus me sentir coupable de recevoir un cadeau ?) : son *Freud* et le *Traité du désespoir et de la béatitude* de Compte-Sponville dont il est l'éditeur...

Hier soir, Marie à cru que je voulais la sodomiser...

– Tu aurais voulu ?

– Je ne sais pas... Quand tu ne le fais pas, j'en ai envie... mais il faudrait que tu y ailles un petit peu de temps en temps... Toi, tu veux toujours tout mettre tout de suite... Ça fait mal...

Les nuits de la pleine lune, dernier film de Rohmer. Je m'identifie à pratiquement tous les personnages : Louise ressemble à Iseult mais elle me ressemble aussi, ainsi qu'Octave, bien sûr, évidemment - qui ne me reconnaîtrait pas dans ce pseudo écrivain aussi précieux que prétentieux ? Mais dans le mari jaloux aussi, ainsi qu'en Christian Vadim (qu'il est beau!). J'ai adoré. Mon nouveau film préféré (après *Lolita*, bien sûr)!

Jeudi 30/8/84

Je cherche des mots pour Marie, un télégramme avant son départ, une prière, une prière confuse, un *Ne me quitte pas*, un *Crois moi, Ne me renie pas*... mais tout ça est d'un lourd...

Deligny. Trois nymphettes adorables et bettyennes... Peut-être le désespoir m'apportera-t-il la sagesse, mais il me faudra d'abord

surmonter la rage de ne savoir espérer, ma rage à ne savoir oser, toute cette frustration...

Rien. Il n'y a rien. Nulle part... J'ai beau me le répéter, je ne peux réfréner mon envie de combler...

Dans la rue, je croise un jeune homme tellement beau, si envoûtant, que j'ose à peine le regarder ou me retourner de peur d'y succomber...

Vendredi 31 Août 1984

Deligny, personne.

Hier soir, Fred est passé à l'Agence pour dîner avec moi. Alors que je me plains de ma solitude extrême, il s'exclame « Menteur! On t'a vu avec Marie! »... Les gens, tout de même...

En rentrant, j'appelle Garance pour la mettre au courant avant que Fred ne le fasse...

Tu parles de me quitter

Et j'ai peur à pleurer

Je ne sais pas t'aimer

Et j'ai peur à crever...

Parmi les personnages cocasses qui fréquente la piscine, nous avons la femme-Tarzan (vieille culturiste), la prostitué maniaque qui passe ses journées à quatre pattes à scruter sa serviette, la naine nymphomane, l'homme-singe et sa grosse allemande, Philippe-le-gros-pédé-qui-me-court-au-cul, un vieux pédophile qui se masturbe à plat ventre près des petites filles, un ancien proxénète, et un presque-mongolien qui passe son temps à chercher des partenaires de ping-pong...

— Tu me prends dans tes bras ?

C'est une grosse blonde, la trentaine bien sonnée, qui m'interpelle dans l'eau...

— Non...

— Pourquoi ? Je ne te plais pas ?

— Non...

— Dommage...

Sponville écrit « La volonté n'est rien d'autre que le désir lui-même »...

Exemple : si je n'ai pas de réelle volonté à revenir avec Marie, c'est que je ne la désire plus vraiment... Et alors, ça change tout...

Samedi 1 septembre 1984

Déjà ?! C'est fou comme l'été passe vite! A peine le temps de se dire qu'il va falloir sérieusement songer à profiter du climat pour faire quelques conquêtes, que c'est fini et qu'on n'a rien du tout. Tout au plus quelques retrouvailles faciles... Facile...

Passé la nuit avec Fred. Complicité retrouvée. Je lui fait lire les première pages dactylographiées de ce journal, m'attendant à ce qu'il parle d'autre chose au bout de quelques lignes pour éviter de me dire que ça l'emmerde, qu'il trouve ça nul, comme tout ce que, jusqu'à présent, je lui ai fais lire ou écouter... Mais non. Ça le fait beaucoup rire, il trouve que c'est bien écrit et est impatient de lire la suite. Voilà qui me remotive un peu. J'ai lu quelque part que Bukowski s'obligeait à rédiger dix pages par jour... Si j'y parviens dans la semaine, j'en serais satisfait...

J'ai rendez-vous avec Marie en fin de journée. Quand je l'ai appelée, hier soir, j'en avais le ventre noué d'appréhension... Curieux ; je ne m'inquiétais pas plus que ça de ne pas l'avoir vu durant trois mois, mais de l'imaginer partir en vacances sans moi, avec une amie et deux autres crétins, ça me rend malade... L'impression de n'avoir plus aucune emprise sur elle, qu'elle est volontairement disponible à de nouvelles amours, qu'elle fait même tout pour les provoquer... J'ai peur... En même temps, quel meilleur moyen pour me reconquérir, me faire courir ?...

Lundi 3/9/84

Il suffit que je ne mentionne rien de particulier à Garance ou à Fred pour qu'ils devinent immédiatement mon rendez-vous avec Marie... Je les ai tellement habitués à raconter ma vie sous toutes les coutures que, lorsque je me tais, forcément, c'est parlant... Enfin; extrait d'avant-hier soir :

- Je me sens bien...
- Moi, on ne peut pas dire que je me sente très bien... Je suis fatiguée et un peu nerveuse parce que je sens que quelque chose change entre nous...

Marie à toujours le sentiment que les choses changent, cela tient presque du vœu pieu...

Samedi, donc. Après une nouvelle scéance des *nuits de la pleine lune* (je ne m'en lasse pas), je l'invite à pleurer dans un restau indien. Le but était d'y dîner mais bon, l'un n'empêche pas l'autre. Elle pleure sur sa naissance, sa mort, sa vie, parce qu'elle ne comprend rien et, enfin, parce que, comme je m'acharne à le lui expliquer : il n'y a rien à comprendre. Moi je trouve ça plutôt cool qu'il n'y ait rien à comprendre, mais elle non. « Je ne veux pas mourir, sanglote-t-elle »... Chez elle nous faisons l'amour et, si je ne m'étais retenu – je ne sais jamais jusqu'où me retenir – quand j'y parviens – nous aurions jouit au même instant...

15 heures. Incendie Boulevard saint Michel... La grande échelle, les camions rouges et la foule de badauds à laquelle je me mêle... Fascination du feu depuis l'aurore des temps...

Au Jardins du Luxembourg une petite fille court et tombe sous mes yeux. Le choc est rude mais elle ne pleure pas, reste la bouche ouverte sans émettre un son. Comme si la douleur et, surtout, tout le chagrin qu'il y a derrière, était disproportionné par rapport à sa réserve de larmes et de cris. La chute n'est rien. Pas même une écorchure. Ce n'est qu'une chute de plus. Mais on sent que c'est une chute de trop, une brimade de trop. Elle n'a que deux ou trois ans mais déjà elle en a marre, déjà elle n'en peut plus, n'en veut plus... Les parents sont des monstres. Comment peut-on oublier, refuser de voir à ce point ?! Comment peut-on oser faire un gosse et oser dire qu'on l'aime ?!...

Je perds beaucoup moins de temps qu'avant à regarder les filles. Mes goûts deviennent si caractéristiques, mes critères si précis, que je ne m'attarde désormais guère plus d'une seconde à juger d'un physique.

Mardi 4/9/84

Pluie toute la journée. Je ne sors pas de chez moi, tourne en rond de la machine à écrire au piano... Le téléphone n'a sonné qu'une seule fois pour me donner des nouvelles de John qui ressent « comme une impression de flottement en ce moment ». Oui, le mot convient tout à fait... Corinne a dû rentrer et j'ai hésité à l'appeler. Je ne sais pourquoi je ne l'ai pas fait... besoin, peut-être, d'un peu de calme Marié après les effervescences estivales... De toute façon, comme l'a si bien pressenti R.J., Corinne ne se manifesterait sûrement pas d'elle-même. C'est donc à moi d'agir ou de m'en passer. De toute façon, je crois lui préférer Natalia qui est moins jolie, moins vivante, d'un sérieux épouvantable,

mais quasiment inaccessible – ce qui me comble de désir... Et présente moins de risques pour mon histoire avec Marie, dans le sens où une entreprise de séduction peut s'étaler sur des mois, et ce pour une fin nulle – cela va de soi...

« Bien que la mésestime de soi s'oppose à l'orgueil, celui qui se mésestime est cependant très proche de l'orgueilleux » Spinoza (*Ethique III*).

Marie-Christine, hier soir, à l'agence, qui me parlait du bonheur comme un but à viser, à atteindre... Je ne sais pas... Je ne vois pas comment le bonheur pourrait être autre que présent, comment il serait possible de l'organiser, de le préparer, de le programmer... Un état d'instant que l'on peut s'efforcer de maintenir, et encore, mais c'est tout...

Mercredi 5/9/84

A force de penser à Natalia, j'avais fini par l'oublier... Nous sommes le 5 et elle m'avait demandé de l'appeler à partir du 3. Je reçois d'elle une carte postale datée du Val d'Oise où elle me parle de la mer...

Jeudi 6 Septembre 1984

Je sors du R.E.R. à Port Royal et sur qui je tombe ? Je te le donne en mille ? Diane ? Non. Céline ? Non. Natalia ? Non plus; j'ai essayé de l'appeler ce matin; sa mère m'a dit qu'elle travaillait... Corinne ? Oui, Corinne! Incroyable, non ?! Si ?... Bon. Pourtant, je m'étais bien dit que je ne la reverrai plus... Elle me parle de ses vacances... Toujours aussi belle, toujours aussi saoulante et fatigante mais puisque le hasard s'y met, je compte bien la rappeler. D'ailleurs elle me l'a demandé.

Deligny. Juste la nympho de service, occupée à draguer les garçons de cabine, et moi, seul dans l'eau glacée sous un ciel de plomb... Déjà qu'habillé je trouvais qu'il ne faisait pas chaud chaud... Là, je suis bien parti pour une angine...

Champs-Élysée. Un des grands avantages de cet endroit en est le nombre d'adolescentes (et d'adolescents, mais bon) au mètre carré. Cela ne peut, bien entendu, guère aller plus loin que des échanges de regards

mais c'est quand même bien agréable... Plus qu'agréable : une seule journée sans un regard et je m'étirole comme une merde...

La mère de Natalia m'avait dit « Rappelez vers 14 heures ou après 20 heures ». Ce soir, c'est la fille qui répond... et me reconnaît avant même que je me sois présenté. A croire qu'elle m'attendait. D'ailleurs son attitude démontre qu'elle ne m'avait pas menti en disant n'avoir jamais eu d'amoureux. Nous ne nous sommes vu qu'une après-midi, il y a bien quinze jours de ça, et pourtant « J'étais sûr que c'était toi qui avais appelé ce matin! » ou mieux encore : « J'avais beau lui dire que j'attendais un appel, mon frère ne voulait pas raccrocher » (je connais quelques vieilles peaux qui ont du mal aussi...). Bref; si elle n'est pas amoureuse, du moins désire-t-elle l'être et tient, consciemment ou non, à me le faire savoir... va falloir jouer serré...

Vendredi 7/9/84

Rêve : je suis dans mon appartement avec Fred. Nous discutons. Bruit de clés. La porte s'ouvre sur Marie qui me salut de loin, d'un petit signe de la main, comme pour un habitué des lieux, sans plus. C'est là que je réalise que je ne suis pas chez moi mais chez eux, chez Fred et Marie. Elle vient l'embrasser, heureuse de le voir, tandis qu'il reprend sa conversation, presque indifférent, jusqu'à ce qu'elle vienne s'installer sur ses genoux et commence à lui raconter les petits événements de sa journée de bureau... C'est un couple, un vrai couple, depuis longtemps... Je reste interdit, torturé, meurtri, massacré au plus profond de moi. Je hurle et me réveille en larmes, une fois de plus. Il est 6 heures. Bukowski raconte dégueuler tous les matins... Moi, ce sont des larmes, qu'à chaque aube, je vomis...

J'espère voir Garance ce soir. Je lui ai acheté le dernier Duras, *L'amant*, et ai ajouté comme dédicace : « J'espère être pour toi un amant de toujours même si, dans le genre, on fait mieux... »

Samedi 8 septembre 1984

Une tension, physique, comme une insoutenable envie de faire l'amour. "Comme" seulement, car ce n'est pas ça non plus. Si j'avais réellement envie de faire l'amour, il me suffirait de... Certaines y sont tout disposées, mais non. Ce n'est pas ça. Un désir sans attente, l'attente impliquant une patience que je n'ai plus. Un désir autre que de sexe. Un désir de tension, d'une autre tension. D'une tension vers toi, vers une

réponse de toi. J'ai essayé, j'essaie et j'essayerai d'autres histoires, avec ou sans amour... Mais au détour de chaque nuit, de chaque rêve, de chaque lèvre, de chaque regard, ce sont nos nuits, nos rêves, tes lèvres et ton regard qui me hantent... J'ai faim de toi, de mon amour pour toi... (Je me souviens parfaitement d'avoir écrit ça, ce matin... Mais à qui ça s'adressait ? A qui je pensais ? Alors là... ?)

Dimanche 9/9/84

Ma main est toute molle. J'ai un mal de chien à écrire. C'est à peine si je sens le stylo entre mes doigts... Je retarde de deux heures le moment de quitter mon appartement de crainte de devoir traverser le groupe de minettes qui papote au bas de l'immeuble... Elles me rendent fou! Sur les huit, il y en a bien six de parfaitement craquantes...

Reçu, hier, une lettre de Marie, froide et on ne peut plus distante... Hormis un "Monsieur Bébé" d'introduction, et un glacial "Je t'embrasse" final, cela pourrait être adressé à n'importe qui... Et puis elle essaie de faire du style. C'est ridicule. J'aurais préféré qu'elle ne m'écrive pas...